

1

Ça faisait longtemps qu'on l'attendait, cette fête des conscrits. Elle annonçait les « trois jours », cette visite médicale à poil les uns derrière les autres qui vous déclare bon pour le service militaire. Dans deux ans maintenant, la plupart d'entre nous ne serions plus là, mais dispersés aux quatre coins de France la boule et le moral à zéro. Alors quelle meilleure façon pour se consoler par avance, que cette bringue géante qui se profilait et allait durer une semaine. Pour une fois, la seule, il serait permis de boire jusqu'à plus soif, de rouler dans le fossé, de faire le spectacle dans la rue sous les yeux amusés du village tout entier.

2

On comprend mal cette importance de « la classe », comme on appelle aussi cette fête des conscrits, si l'on oublie le contexte d'un village où, depuis toujours, on vit entre soi. On naît dans la même maternité, on se frotte le derrière sur les mêmes bancs de l'école communale, on travaille dans la même usine, on finit dans le même cimetière. La seule sortie hors de ce monde clos, c'est le service militaire.

C'est bien pour cela que tous les garçons du village attendaient ce moment avec une excitation mêlée d'appréhension, car ce n'est pas facile d'aller vers l'inconnu quand on est jamais sorti de son trou.

Nos pères avaient connu jadis ces états d'âme. Revenus au pays, ils avaient transformé cette année de craintes et de joies en épopée. Epopée du pauvre, mais épopée quand même. Mon père aimait raconter quelques épisodes de ses histoires militaires. Chanter quelques chansons aussi :

*La France est notre mère
C'est elle qui nous nourrit
Avec ses pommes de terre
Et ses fayots pourris.*

Dès l'enfance, on avait été élevé au son du clairon. Clairon de la guerre tout d'abord, de l'Occupation synonyme de privations dont on nous rebattait les oreilles (« tu le mangerais bien, si c'était la guerre ! ») et des fameux topinambours qui avaient écoeuré toute une génération avant d'en écoeurer par avance plusieurs autres. Clairon des années de service militaire ensuite, service qui pour beaucoup d'hommes du village constituait un réservoir inépuisable de souvenirs : faire le mur, permissions plus ou moins frauduleuses, baisers volés entre deux trains... Car l'ordre militaire, comme tout ordre d'ailleurs, encourage la fraude. Mon père avait précieusement conservé, dans un tiroir de l'armoire familiale, les photos de cette année passée à Limoges, les seules photos qu'il possédait de sa jeunesse. Photos en uniforme, photos de copains en groupe, femmes conquises réduites à des photos d'identité anonymes qui le faisaient tout de même rêver un peu, comme les papillons épinglés dans des albums font rêver le collectionneur. A peine rentrés, les jeunes hommes se mariaient. Il était temps de mettre fin aux vies de patachon, comme disaient les parents qui avaient toujours des reproches plein les poches. C'était l'heure de devenir responsable, de prendre une femme, de faire des enfants. De se préparer doucement à vieillir, à mourir. C'est bien pour cela que la période du service militaire constituait pour beaucoup un temps hors du temps, une parenthèse enchantée où l'on n'a pas à gérer sa vie, où l'on grappille ici ou là des instants de bonheur comme on fauche une pomme encore verte sur un arbre. Un temps que les femmes ne pouvaient pas comprendre.

Comment auraient-elles pu comprendre le plaisir que l'on a à ramper dans la boue, à se faire harceler par un adjudant-chef sadique, à manger une bouffe dégueulasse qui faisait chanter aux bleu-bites :

C'est pas de la soupe

C'est du rata

C'est pas de la merde

Mais ça viendra,

à vivre cantonné dans des dortoirs qui sentent la vieille chaussette et les corps pas toujours bien lavés. Elles avaient du mal à imaginer que c'est dans les trous de cet emploi du temps martial, dans le va et vient entre deux gares, entre deux villes, entre deux filles, que pour la première fois ceux qui n'étaient pas encore leurs maris avaient pu appréhender ce que pourrait être la liberté. Parfum de liberté vite envolé avec le retour à l'usine, à la femme, aux enfants, au cimetière.

3

De même qu'ils aimaient parler de la maraude, cette époque bénie de leur vie où ils allaient en bande joyeuse faucher des fruits aux paysans pendant la guerre, les jours où ils se déridaient (rarement il est vrai), nos pères racontaient avec force détails et la mine de gamins frondeurs comment ils avaient vécu leur propre classe. Sous les yeux mi réprobateurs mi amusés des mères qui ne manquaient pas de dire « Vas-y, donne lui l'exemple ! », ils expliquaient comment il avait fallu ramener Francesco dans une brouette chez sa mère, la Catarinetta, qui l'avait dessoûlé avec le rouleau à macaronis. Comment le Zef, pris d'une pulsion incontrôlable consécutive à l'absorption d'une dose massive d'alcool, s'était tapé une chèvre dans l'étable d'où son nouveau surnom : la Chèvre. Croyant lui faire une bonne farce, certains conscrits avaient enfermé leur camarade la Toupie dans une tombe vide, lui causant la frayeur de sa vie, et, par contrecoup, une frayeur pas moins énorme à ceux qui sortant de la Verrerie à quatre heures du matin avaient entendu des cris sourds provenant du cimetière. Il leur en avait fallu du courage, et des conciliabules, pour ouvrir la tombe qui ne recelait pas un mort mais bel et bien un vivant, plus mort que vif il est vrai.

Tous ces souvenirs constituaient une mémoire commune, soit une véritable chaîne de solidarité entre générations. Et les jeunes d'aujourd'hui, soucieux de n'être pas indignes de leurs pères, se promettaient de montrer leur vaillance le moment venu pour entrer à leur tour dans la légende.

En attendant de fêter notre propre classe, la classe 76 (il suffisait d'ajouter le chiffre fatidique des 20 ans à l'année de naissance pour obtenir le millésime), chaque année on assistait à la classe de ceux qui nous précédaient lors de la fête du 15 août, fête de la Vierge Marie et des auto-tamponnantes. Une répétition générale de ce qui nous attendrait plus tard, une inspiration aussi sinon un exemple.